Document généré le 12 oct. 2024 01:33

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Essai

Valérie Lebrun, Maïté Snauwaert et Evelyne Ferron

Numéro 169, printemps 2018

URI : https://id.erudit.org/iderudit/87877ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Lebrun, V., Snauwaert, M. & Ferron, E. (2018). Compte rendu de [Essai]. *Lettres québécoises*, (169), 62–64.

Tous droits réservés © Lettres québécoises inc., 2018

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

J'écrivais, je voulais être en train d'écrire

Valérie Lebrun

Dans une lettre, Violette Leduc demande à Simone de Beauvoir de lui parler de littérature : *parlez-moi des autres.* Quel risque, quel désir, quelle autre histoire si Leduc avait cessé d'attendre ?

Le (beau) risque d'écrire n'est pas une série d'interviews ni de dialogues faussement investis, formes que nous avons l'habitude de lire dans les différents médias qui « s'intéressent » aux écrivaines. Ici, pas de questions coquines ou coquettes. Pas de connivence marketing. Ni de [rires] ni de [silences]. Chacun des entretiens qu'étoffe Schwerdtner par sa rigueur et sa subtilité réactualise le propos que tenait Leduc en 1951 : « Les femmes qui écrivent savent parler, répondre à une question, penser. » Il s'agit d'Ernaux, Chawaf, Nimier, Lê, Laurens, Oumhani, Sebbar, Nobécourt, Lenoir, Germain, Desarthe, Desbiolles – celles qu'on appelle en France de *grands écrivains* –, mais il y a surtout celle qui, face à elles, a lu.

Schwerdtner ne fait pas que poser les *bonnes* questions. Dans les allers-retours sur lesquels repose la forme de l'entretien, elle manœuvre les réponses qui lui sont généreusement offertes : ne rebondissant pas sur elles (selon la formule à la mode), mais les saisissant dans leur silence, leur vigilance. Elle s'engage dans les digressions, attrape la voix qui, tout à coup, bascule. On a l'impression que son oreille s'accorde. La générosité de l'ouvrage tenant à cette habileté que chacune possède à ne pas se refermer dans le confort d'un *je* hermétique. Elles s'entendent.

Ainsi, avec *Le (beau) risque,* on redécouvre l'écriture comme une histoire de lecture. À l'image des traversées, des voyages et de la force du désir d'écrire que cherche à mesurer la main qui écrit, c'est l'étendue de la conscience, l'ambivalence des mots et la possibilité de *tout remettre en jeu* qui consolident l'ensemble des entretiens. « Dans ce pays que je découvre, l'Angleterre, la littérature devient le but, le grand désir », dit Ernaux, réitérant l'idée que l'écriture vient souvent d'un insatiable goût de lire.

... d'écrire et de lire

Chawaf dit que « l'écriture a beaucoup à apprendre du regard minutieux des grands peintres ». Nimier parle de son obsession d'approcher la vérité : « une vérité portée par des images, des sensations, mais aussi par l'histoire des mots, des clichés, des expressions ». Par ses affinités avec la musique, elle propose de remplacer la vérité par un autre terme, disant qu'une note n'est jamais vraie, seulement juste. Pourquoi donc ne pas parler de justesse quand on parle d'écriture ? Lê et Laurens la rejoignent sur la question de la fiction : l'envie profonde de ne pas cesser de chercher, d'aller *plus loin,* quitte à se répéter, à prendre le risque d'exagérer.

Je connaissais Oumhani de nom seulement, mais sa lucidité, quand elle affirme qu'il y a « toujours ce qu'on désirerait écrire, ce qu'on aimerait avoir écrit et la réalité de ce qu'on arrive à faire », m'a donné envie de la lire. Rares sont celles qui, comme Sebbar, donnent à rêver l'exil… dans le confinement d'une chambre. Puis il y a Nobécourt qui repense le *désordre* de l'écriture. « J'aime ce mot de tendre qui est à la fois une tension et une tendresse », dit-elle, tirant le fil de son entretien. Et Lenoir, Germain et Desarthe, qui partagent leur souci des lecteurs. Questionnent le lien qu'entretient l'écriture avec les médias. La première avouant qu'elle n'écrit pas pour son tiroir, la deuxième abordant le dilemme de l'anonymat, de la disparition et de la solitude, alors que la troisième s'en remet aux mots de Duras puis à ceux de Woolf pour dire que si la littérature sert à quelque chose, « c'est à surprendre tout en exprimant, au moyen de mots ainsi liés, ce qui n'a jamais été exprimé parce que c'était trop compliqué ». Écrire soulève la question d'une forme, d'une distance, d'un renoncement. Leur quête n'est pas héroïque. Elle est comme l'écriture, c'est-à-dire littéraire, « quelque chose qui précède les théories et les modes ».

Le juste retour de l'amour

Avec Desbiolles s'ouvre la question du *risque* : « Tous vos livres sont-ils des lettres ? » demande Schwerdtner. Il ne s'agit plus de penser aux *lecteurs inconnus*, mais à *l'inconnu du lecteur.* À ce que le rapport littéraire crée d'exigence. À reconnaître aussi de quoi se compose « cette petite chose qui fait que l'on continue à écrire » ; à vouloir écrire à partir de ce qui, de la lecture et des autres, nous tire vers l'amour.

Duras disait qu'elle ne savait pas écrire sur l'amour, mais quand elle écrivait, elle était complètement dans l'amour. C'est l'angle que prend *Le (beau) risque.* Si chaque entretien est conduit par une grande intimité – celle d'une passion mutuelle pour la littérature –, il faut souligner que pas un mot n'est dit sur le décor ni sur les vêtements, les cheveux, le sourire qu'avait, ou non, telle ou telle autre. Cela fait du bien d'être loin du baratin. Dans l'étreinte de ces voix qui invitent à lire plus, à lire mieux… à être « le plus intensément possible, ici et maintenant – aussi bien dans la littérature que dans la vie ». ◆

☆☆☆☆

Karin Schwerdtner

Le (beau) risque d'écrire

Entretiens littéraires

Montréal, Nota Bene, coll. « Grise »

2018, 236 p., 24,95 $

Féminisme et laïcité

Maïté Snauwaert

Soucieux de dénoncer un islam politique qui exploite la religion à ses fins, l'ouvrage fait peu de place à la façon dont cette foi pourrait se vivre aujourd'hui en Occident.

Des livres sur ce thème sont nécessaires. Pourtant, celui d'Osire Glacier, *Femmes, Islam et Occident,* aborde moins comment l'islam pourrait se vivre, pour les femmes, en Occident, qu'il ne vise à démontrer la *modernité* des féminismes existant dans les pays arabes : « les femmes arabo-musulmanes se mobilisent, depuis le siècle dernier, sous forme de mouvements féministes modernes et structurés ». Tout en prétendant reconnaître un féminisme arabo-musulman aux divers visages, les militantes actuelles données en exemple semblent être celles qui se conforment le mieux aux modèles réputés modernes du féminisme occidental, notamment par la laïcité et la réclamation du corps à travers l'exposition de sa nudité.

Le livre s'adresse ainsi à – et est écrit depuis – la « diaspora musulmane », dans le souci d'en faire ressortir la diversité culturelle ou les « identités plurielles », « allant des individus athées à des individus qui ont choisi une spiritualité qui ne se rattache à aucune tradition religieuse, en passant par des personnes croyantes et tolérantes ». On voit ici que, dans l'éthos pourtant dit pluriel de ce groupe nouvellement constitué, est évitée la question de la *pratique* religieuse. Le public visé est en dernière analyse celui du Québec : « Dans ce livre, la sélection des textes traitant de l'histoire des femmes et des féminismes en Afrique du Nord et au Moyen-Orient des temps anciens à nos jours vise à déconstruire la croyance populaire selon laquelle la diaspora musulmane représenterait une menace à l'égalité des sexes au Québec. »

Un islam politique

Au demeurant, à l'exception des chapitres « Les femmes, l'islam et quelques réformistes » et « Islam, État, citoyenneté et discours de laïcité », soit deux chapitres sur huit, d'ailleurs fort intéressants, il est assez peu question d'islam – en tout cas de la religion. L'angle privilégié est plutôt celui du politico-culturel :

> *Dans l'état actuel des choses, les expressions de la culture et de la religion en Afrique du Nord et au Moyen-Orient sont un produit politique. Concrètement, les régimes autoritaires et patriarcaux dans cette région du monde instrumentalisent la religion dans le but de perpétuer leur pouvoir et leurs privilèges, et ce, au détriment du progrès des populations. Le terrorisme, les fondamentalismes religieux et les pratiques religieuses anachroniques sévissant dans l'espace public, que ce soit en Occident ou dans les pays musulmans, puisent leurs racines dans les inégalités sociales et internationales.*

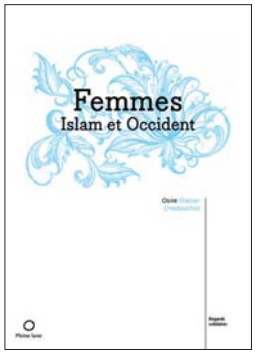
Une grande part de l'effort de la démonstration porte ainsi sur les institutions politiques des pays musulmans du Moyen-Orient et d'Afrique du Nord – en particulier le Maroc, dont l'auteure est originaire. Dans ce domaine, la critique d'Osire Glacier est au demeurant tout à fait juste.

Une défense de la laïcité

Cependant, lorsqu'elle évoque les « cas controversés » qui, en Occident, « ont tendance à stigmatiser deux identités que tout semble opposer » (« D'un côté, il y a eux, l'Islam, l'obscurantisme ; et de l'autre, nous, l'Occident, la démocratie. »), en particulier les cas de jeunes filles qui ont refusé au Québec d'enlever leur voile pour des compétitions sportives, elle écrit : « Indéniablement, pour un vivre-ensemble harmonieux, certains membres de la diaspora musulmane pourraient faire preuve d'un peu de discrétion dans leur société d'accueil. » Cette concession apparemment incidente au discours de tolérance laïque ambiant en dit long sur le parti pris adopté. Or, s'il est vrai que dans cette polarisation, « la ligne visible de démarcation, ce sont les femmes, et plus précisément le corps féminin qui est, dépendamment des identités, soit à voiler, soit à révéler », un féminisme « moderne » des Québécois ne consisterait-il pas finalement à laisser aux femmes et aux jeunes filles la décision souveraine de leur attitude et de leurs comportements, seules ou en société ?

Ici le voile est ramené à une « tenue vestimentaire » – ce qu'il est aussi, indéniablement, et la périphrase a peut-être le mérite de le ramener à cette banalité de la tenue de tous les jours. Mais par un même mouvement, ce caractère anodin, en suggérant l'idée de style, laisse à penser non pas seulement qu'il s'agit d'un choix, mais, d'une certaine façon, *qu'il est indifférent de le porter ou non* : qu'on le porte comme un *accessoire* (« vestimentaire ») ; qu'on peut donc le retirer pour faire du sport, de la natation, quand il n'est pas, selon nos critères, pratique.

Or on peut supposer qu'il en va tout autrement dans la réalité vécue des femmes qui décident de porter le voile. Il s'agit d'un choix fort, qui peut témoigner de multiples souhaits, allégeances et appartenances, autant que d'une manifestation de pudeur, qui ne devrait pas être entravée par une société bien-pensante, sous peine de créer une nouvelle oppression dont ce sont justement encore les femmes qui seront les victimes. ◆



☆☆
Osire Glacier
Femmes, Islam et Occident
Lachine, Pleine Lune
2018, 160 p., 21,95 $

La poésie de l'Andalousie

Evelyne Ferron

Voyager par les mots, tout en réfléchissant à la complexité de l'identité d'une société, voici ce que Gilles Bibeau propose en nous présentant une terre d'histoire, chargée de métissages et de réactions à l'autre.

Lorsque nous pensons à des villes comme Séville, Cordoue et Grenade, nous imaginons facilement la chaleur, le bon vin, les heures qui s'écoulent doucement, sans que rien ne nous presse. Il est facile d'oublier qu'au fil des siècles cette région de la péninsule ibérique a connu de nombreux conflits, qui ont marqué les habitants et leur histoire.

« Par quels moyens une société peut-elle en arriver à fabriquer une identité propre, bien à soi, à partir des fragments disparates laissés par les civilisations passées ? » C'est depuis des questionnements importants en relation avec les souvenirs, les vestiges et même les cicatrices hérités des peuples et des événements du passé andalou que l'anthropologue Gilles Bibeau, professeur émérite de l'Université de Montréal, construit un récit bigarré, mais tout à fait cohérent, sur les enjeux historiques de cette région hispanique.

> *Soucieux de voir par-delà ce qui se donne à voir, à entendre et à lire, j'ai cherché, à travers mises en perspectives historiques et explorations transversales, à faire émerger la face cachée du passé complexe qui survit, sous différents visages, dans l'Andalousie d'aujourd'hui.*

Voilà un livre à la composition alambiquée, puisqu'il alterne entre les souvenirs de voyage de l'auteur, ses questions et sa quête de réponses. Il nous fait également effectuer des allers-retours entre différents passés et le présent, entre l'histoire écrite et les vestiges archéologiques. Rédigé dans une prose très douce, qui invite à la réflexion, l'ensemble est pertinent, parfois percutant et souvent enchanteur.

Le carnet de voyage

Les parties du récit qui relèvent du carnet de voyage, où l'auteur se promène dans ses souvenirs de soirées passées dans les rues des villes andalouses qu'il affectionne, contiennent aussi des descriptions souvent poétiques et émotives. Dans ses pérégrinations, il fait référence à de nombreux voyageurs qui ont eux aussi foulé de leurs pieds Séville, Grenade et Cordoue. L'auteur arpente des ruines, croise une statue de l'auteur romain Sénèque et réfléchit en cascade à d'autres philosophes, en particulier à Ibn Rushd (Averroès) et Maïmonide. La culture populaire trouve également une grande place dans ses rêveries et réflexions, comme dans ce passage consacré au flamenco, qui lui permet d'en tracer les origines et l'évolution du cadre familial vers l'univers du spectacle :

> *Les Gitans d'Andalousie créèrent la musique et le chant jonto – forme primitive du flamenco – dès leur arrivée dans le sud de l'Espagne au XVe siècle, à une époque coïncidant à peu près avec la fin de la Reconquista.*

L'auteur nous fait voyager avec lui, met en image avec ses mots des quartiers, des jardins ou même un coin de rue. Il ponctue son guide culturel de nombreuses informations historiques et, à cet égard, nous réalisons à quel point l'Andalousie a été une terre de rencontres entre diverses populations (Romains, Omeyyades, Gitans, Castillans, etc.), qui ont donné à la région une identité plurielle assez unique. Bibeau tient aussi à faire ressortir le vibrant héritage musulman de l'Andalousie, qui a subi non seulement les effets du temps, mais aussi son rejet par des siècles de domination catholique.

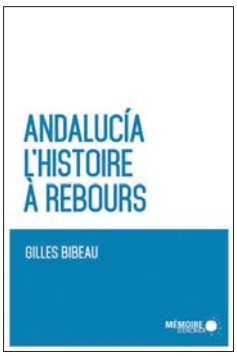
Le quartier de l'Abaicín comptait, au temps de la grandeur nasride de Grenade, une vingtaine de bains publics, ce qui témoigne bien sûr de l'abondance de l'eau, mais tout autant du culte de la propreté qui régnait dans le monde musulman.

La réflexion académique

Dans un monde d'intolérance, l'anthropologue a choisi de faire de son récit de voyage un outil de réflexion pour comprendre d'une part la richesse et la complexité de l'Andalousie, mais aussi de manière plus générale les racines de la haine et de la peur de l'Autre. « Est-ce que l'idéal de la pureté du sang, la certitude de la vérité de la foi chrétienne, le culte de la Raison ou la quête du Pouvoir absolu ont fait basculer des peuples entiers dans une logique de destructivité ? »

De voyageur rêveur, l'auteur se fait souvent scientifique, cherchant des réponses à des questions très ouvertes, nous poussant nous-mêmes à nous interroger sur les origines de l'intolérance face aux religions. Nous sommes replongés, entre autres, dans le contexte de l'Inquisition espagnole, qui eut pour mandat, de 1492 au XIXe siècle, de débusquer les hérétiques. Et l'Inquisistion n'avait pas été mise en place par des illuminés sur un coup de tête, mais bien par des hommes lettrés et cultivés, convaincus de leur mission divine.

Ce livre est une réflexion profonde sur ce qui pousse les Humains à s'entredéchirer, à se détester. Gilles Bibeau parvient à tisser une toile cohérente, dans une écriture très poétique, avec un amas de fils narratifs qui donnent envie de raconter et d'analyser l'histoire autrement. Tout en douceur, il nous initie à l'écoute des récits d'un lieu, en nous laissant guider par ses vestiges encore visibles. ◆



☆☆☆☆

Gilles Bibeau

Andalucía, l'histoire à rebours

Montréal, Mémoire d'encrier

2017, 194 p., 29.95 $